

Georges Colleuil

La Fonction Thérapeutique des Symboles

*Référentiel, Mythogramme, Onomasophie,
Blasons, Tarot...*

Dangles
ÉDITIONS 

PREMIÈRE PARTIE

Voyage au centre du symbole

CHAPITRE I

Du symbole à l'unité...



La lumière est cependant invisible...

J'aime ce mot : « cependant ». Il fait contrepoids aux vérités figées. Au fléau de la balance, il harmonise les plateaux, il équilibre les opposés. Ce mot fonctionne comme un symbole : il complète, il réunit, il répare, il raccommode. Il fait le pendant, il adoucit le paradoxe, il sublime la contradiction. Il donne du rythme, de l'impulsion, du souffle...

Et pourtant, la lumière rend notre monde visible.

Je ne peux ni regarder ni voir mon œil. Cependant mon œil me permet de voir le monde. Je ne peux attraper ma main. Cependant ma main sait attraper les objets qu'elle convoite. Je ne peux me jucher moi-même sur mes propres épaules.

Ni l'atome, ni l'énergie, ni l'inconscient ne peuvent être saisis par la main ou par la vue.

Impossible d'éclairer le monde qui nous éclaire. Désespérément impossible. Pléonasme métaphysique de la lumière sur la lumière.

Cependant l'atome, l'énergie, l'inconscient nous rendent ce monde sensible, c'est-à-dire « attrapable ».

Cependant l'homme peut s'élever par la contemplation au-dessus de lui-même. Évocation de l'ascension, il peut aussi tomber au-dessous de lui-même.

*Enfer ou ciel qu'importe
Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau*

Baudelaire

Lorsque dans une flaque de boue une goutte d'huile me rend visible un arc-en-ciel, j'ai beau plonger ma main pour ramasser l'arc-en-ciel, je ne ramène que de la boue.

La lumière ne se distingue qu'à la faveur de la poussière.

Et quand je veux de la lumière, je n'attrape que de la poussière. Le jour où j'accepterai la poussière, je rencontrerai vraiment la lumière et je redeviendrai poussière.

Fin d'après midi d'automne. Un rayon traverse la fenêtre de cette salle de classe poussiéreuse où mon adolescence subissait en victime silencieuse l'ingérence de l'éducastration nationale dans les territoires du Rêve. Assoupi mais vigilant, j'étais attentif à tout ce qui m'atteignait. Je m'embarquais sur ce rayon de poussière qui traversait la salle. Il me transperçait autant que je le chevauchais.

Cavalier de mes songes, je ne savais comment expliquer ce que je ressentais.

« J'aime ce qui est symbolique » avais-je l'habitude de répondre dès l'âge de dix ans. Et quand les adultes me sommaient d'expliquer ce que je voulais dire, c'était une torture. Un jour, je devais avoir douze ans, je tentais une explication. « C'est comme une pomme... » On ne me laissa pas terminer ma phrase. Je fis rire, on se moquait. Je restais seul, un peu emprunté avec ma pomme. Une pomme qui passait pas, qui me restait coincée au fond de la gorge... Une pomme d'Adam, quoi !

« Avec mon p'tit symbole j'avais l'air d'un c... ma mère... »

Et pourtant j'éprouvais une forme de certitude intérieure. Chaque grain de poussière, planète habitée, enveloppée d'anneaux

de gaz stellaires, escortée d'un cortège de satellites, de comètes chevelues, venait rendre visible dans leur danse galactique le dense faisceau de la lumière. Poussière subtilement déposée sur du rien et qui me révélait, en le dessinant, un rayon fantastique. Impureté lumineuse. Pas de lumière sans poussière.

Je comprenais déjà que la lumière était invisible mais qu'elle nous rendait le monde visible. Seule la poussière nous rend visible la lumière, comme un support à sa manifestation.

Il n'y a pas de lumière sans poussière, comme il n'y a pas de vérité sans illusion, de conscience sans souffrance.

À vingt ans, j'explorais pendant quelques mois les nuits chaudes des discothèques à la mode. *Saturday night fever*. Je lançais un défi à ma timidité sous les tourbillons mêlés des méga décibels et des feux colorés. Les flashes ultra violets que les spots crachaient sur la piste découpaient nos gesticulations corporelles en séquences saccadées. Mais plus impressionnants encore, les tissus blancs de nos vêtements libéraient sous cet éclairage une couleur fluorescente incroyablement intense.

On désignait cet éclairage sous le terme de lumière noire.¹

« Couleur ! Souffrance de la lumière » lançait Goethe.

Il faut imaginer le prisme, le cristal. L'arc-en-ciel qui s'inscrit à l'intérieur d'un quartz ou se projette sur un écran.

Il faut se rappeler ses leçons d'optique en cours de physique. La lumière qui se brise, se diffracte et se révèle sous la forme des couleurs du spectre. Les couleurs de l'arc-en-ciel manifestent

¹- On donne le nom de lumière noire à l'ultra violet. On utilise la lumière noire dans les boîtes de nuit, pour créer une certaine ambiance. Il s'agit habituellement d'un néon sur lequel on a posé un filtre qui ne laisse passer que les ultraviolets. Notre oeil ne perçoit pas les ultraviolets qui, étant imperceptibles à l'œil nu, donnent l'impression que les lampes ne projettent aucune lumière. On voit cependant les conséquences de cette lumière noire sur les objets qu'elle éclaire, essentiellement les objets blancs qui absorbent les ultraviolets et les restituent sous forme de lumière blanche. L'effet est spectaculaire sur les dents, les vêtements blancs, et aussi sur la poussière. On utilise aussi cette technique de la lumière noire dans les machines qui servent à authentifier les billets de banque.

dans la nature la présence invisible de la lumière. S'il y a des couleurs, c'est qu'il y a de la lumière ! S'il y a de la matière, c'est qu'il y a de l'énergie, s'il y a des lapsus et des rêves, c'est qu'il y a de l'inconscient.

L'arc-en-ciel qui de nos jours figure, entre autres, la « gay attitude », a toujours suggéré un lien, une passerelle entre les mondes visibles et invisibles. L'arc-en-ciel : le sceau de tous les symboles.

Il faut, bien évidemment, prendre le mot symbole au sens premier. En s'écartant du sens commun qui en fait un signe dont le rapport signifiant/signifié serait arbitraire et conventionnel, on découvre une passerelle entre deux mondes. Lorsqu'on emprunte cette passerelle, ces deux mondes deviennent présents dans la conscience de l'instant.

Au sens premier, symbole signifie : « jeter ensemble ». Ce mot était employé dans la Grèce antique pour désigner un objet coupé en deux morceaux dont chaque propriétaire conservait une partie pour se rappeler un serment ou une dette.

Éventuellement, les détenteurs transmettaient cette part d'objet à leurs enfants, fixant ainsi dans le temps la mémoire d'un ancien engagement. Le moment venu, en rapprochant les morceaux, les personnes renouaient contact comme si elles avaient usé d'un mot de passe. Elles se rappelaient ainsi leur dette, matérielle ou spirituelle, ou se reconnaissaient comme ayant appartenu à la même famille, communauté ou école.

Plus tard, l'objet fut remplacé par des signes, figures ou images qui, dessinés sur le corps, gravés au linteau d'une demeure ou sculptés sur la pierre, prenaient un sens héraldique.

Ainsi, le symbole est avant tout un signe de reconnaissance, mais aussi de rapprochement. Dans certains contextes, le mot grec « symbole » signifie « rapprochement des lèvres ou des paupières » et par extension « ajustement, emboîtement, jointure ».

La lumière, dès lors, évoque l'anti-symbole par excellence. L'excellence du symbole se percevait, quant à elle, dans le

langage des couleurs, comme tout autant de voies qui rétabliraient l'unité dont elles ont été séparées.

Chaque couleur conserve dans sa propre mémoire le souvenir vibratoire du temps où elle était lumière. Comme l'homme porte en lui la mémoire d'un paradis perdu, d'une forme primordiale unifiée qui un jour s'est « cassée ». Comme un morceau de cristal porterait en lui l'indicible mémoire de la roche mère dont il a été extrait, comme chaque être humain a conservé dans sa texture cellulaire l'information vibrante de la matrice dont il est issu. La mémoire archaïque de la Grande Mère se transmet ainsi de génération en génération depuis l'origine du temps.

Désormais on comprend que ni la mère, ni la lumière ne peuvent être symboles.

Le père, oui.

Le père permet à l'enfant de se structurer. Mais le père est structure en soi. Un homme, un papa, même un dieu peut occuper cette place du père. D'ailleurs le concept de Dieu n'est il pas lui-même, pardon « Lui-Même », une structure ? Occupé à tour de rôle par un dieu vengeur, aimant, créateur, co-créateur, barbu, androgyne, paternel, grand paternel, maternel, maternant, vibratoire, atomique, cosmique, vêtu d'or ou de haillon, infra psychique, supra conscient, etc. Il y a toujours du père, quoi qu'on en dise. Je me souviens d'un patient en quête d'identité, fils d'une prostituée, abandonné, adopté par une famille d'accueil, perdant à neuf ans son père adoptif dans un accident de voiture, et qui avait l'habitude de dire « Mon père, c'est la DDASS... ».

« Mon père était plusieurs » chante Joan Diener dans *L'homme de la Mancha*, l'opéra de Dale Wasserman traduit et adapté en français par Jacques Brel.

Si le monde des couleurs est le plus approprié à rendre compte de la signification naturelle d'un symbole, l'Ancien Tarot de Marseille est peut être ce que l'homme a inventé de plus élaboré et de plus construit pour transmettre la science du symbole et tenter une harmonisation de tous les langages symboliques.

Le Tarot est une cheville ouvrière, un essieu, qui permet à

l'observateur de prendre conscience du lien qui l'unit solidairement au monde qu'il observe.

D'ailleurs, l'une des origines supposées du mot Tarot, *ramage, entrelacs*, évoque elle aussi cette idée de tissage, de réseau serré entre le chercheur et le monde, l'homme et les dieux, la matière et l'esprit, le corps et la pensée. On désigne souvent sous le terme d'image tarotée le verso des cartes à jouer où s'entrelacent des lignes diagonales et verticales. De même, dans les Arcanes mineurs de la série des bâtons, les lignes s'entrecroisent et forment d'épaisses mailles.

Cette notion de réseau est très intéressante; elle illustre une des pensées maîtresses de la physique quantique contemporaine selon laquelle l'observateur n'est pas séparé de la chose observée.

Le Tarot est une sorte « d'interface » entre l'homme et son environnement, entre le Bateleur et le Monde !

Il est le creuset alchimique où se mêlent la volonté du chercheur de percer le mystère du monde et la providence céleste pétrie d'amour qui descend sur le monde pour l'ensemencer.

Ces deux ruisseaux « essentiels » se mêlent en un mésocosme (intermédiaire entre microcosme et macrocosme) généreux et générateur d'images, plan intermédiaire entre macrocosme et microcosme où, comme le dit Henri Corbin, se « situe » le monde imaginal. C'est dans ce cœur que la rencontre devient fertile et consciente. De la même façon qu'une étoile fournit de l'énergie, le mésocosme fabrique perpétuellement des symboles comme deux anneaux mêlés de manière disons olympique, dont l'un appartiendrait à l'imagerie personnelle ou historique de l'observateur et l'autre, archétype puissant, à l'immensité des mondes inconnus. C'est en tirant sur l'un que l'autre apparaît.

Le Tarot, dès lors, peut nous révéler des informations sur les autres mondes. Mais il est impératif pour cela que nous l'emprunions comme un chemin initiatique et que nous l'abordions comme un langage de sorte qu'au détour de nos réflexions, méditations ou intuitions, se révèlent à nous de secrètes connaissances...

Parler la langue du Tarot revient à développer des outils et des structures efficaces pour passer de l'autre côté du miroir, approcher les êtres qui y demeurent, jouir de leur compagnie, grandir à l'écoute de leur enseignement, devenir meilleur à leur côté.

Il est vrai aussi que la traduction, le plus souvent, appauvrit le sens original, parfois même le trahit; voilà pourquoi il est plus vivifiant d'apprendre le langage du Tarot que d'en interpréter le sens en se fondant sur quelque lexique ésotérique, aussi inspiré soit-il.²

Le symbole conduit vers l'unité comme l'exalte le poème de Baudelaire, *Correspondances*.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laisser parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme des hautbois, verts comme les prairies
Et d'autres, corrompus, riches et triomphants.

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Ainsi, le symbole répare. Il matérialise le lien nécessaire à la jonction entre deux mondes séparés ou bien entre les deux parties arrachées d'un monde anéanti. Travailler la symbolique, c'est constater une amputation, tenter une greffe, réduire une fracture.

² Lire : « Tarot l'Enchanteur » même auteur – même éditeur.

Le symbole donne du sens et donc réduit la souffrance. Nous souffrons d'autant plus que nous ne savons pas pourquoi nous souffrons.

Travailler le symbole éclaire le chemin. Inscrire du symbole dans son existence consiste à mettre du sens dans la chaîne chaotique des événements. Si l'histoire a un sens, si la vie a un sens, si la souffrance a un sens, tout n'est pas perdu, il y a un horizon. Mais peut-être cet horizon est-il un mirage, le sens de l'histoire un « ballon d'oxygène » qui nous aide à respirer, selon la formule du philosophe Jean Grenier. Peut-être que désormais il faudra apprendre à vivre comme si la vie n'avait pas de sens ? Nietzsche précise ce point de vue dans cet aphorisme : « Vivre comme si la vie n'avait pas de sens, voilà qui va devenir le nouveau sens de la vie ». Et Albert Camus imagine Sisyphe heureux. Mais Nietzsche, Camus, Grenier connaissent la fonction thérapeutique du symbole, leur œuvre en est nourrie, et même s'il n'y a pas de sens, même si Dieu est mort, même si tout n'est que maya, illusion, fanfaronnade cosmique, il n'en demeure pas moins vrai que nous brûlons d'absence. Lorsque nous examinons notre être, nous touchons à la présence de l'absence. Oui, nous rencontrons une présence, non pas un chagrin, mais la présence d'un manque. Nous n'éprouvons nullement l'absence d'une présence attendue ou espérée, mais la présence d'une absence indicible.

Présence d'une absence, lacanienne pour le moins. « J'en vois un qui n'est pas là ! ». Le psychanalyste Pierre Solié cite cette phrase de Courteline, extraite d'une pièce dans laquelle un adjudant rentrant dans un dortoir constate l'absence d'un militaire. Ainsi en est-il du phallus de la mère dont l'absence occupe toute la place dans le fantasme du très jeune enfant ! Tellement de place que vraisemblablement l'inconscient enregistre davantage la présence d'une absence que l'absence d'une présence.

Le symbole ne vient pas remplacer l'absent, il vient tisser un lien avec lui, il en porte la mémoire, ou plutôt il porte la mémoire du temps où l'absent et moi ne faisons qu'un !

Voilà pourquoi je crois, moi aussi, et plus que jamais, à la vertu thérapeutique du symbole. Non pas seulement comme un support porteur de sens, mais comme une onde, un courant qui

me montre à la fois la source et l'horizon et qui me tient debout dans un monde qui m'écrase. Je me relie à ma source et je découvre un nouvel horizon. Si je m'offre un horizon, je retourne à ma source.

Symboles et non-symboles

Les fétiches

Le symbole unifie. Il permet que des univers différents communiquent entre eux. Il est une passerelle, un lien qui relie mais qui peut aussi attacher (double sens du mot lien).

Le symbole réunit quand la société divise. Il coagule, rassemble et synthétise quand le fétichisme dissout, décompose et déstructure. Le fétichisme est au symbolisme ce que la superstition est à la spiritualité. La superstition est la maladie infantile de la spiritualité, la religion en est le codificateur, le metteur en scène.

Il n'existe pas de clé du symbole ni de clé des songes. Un symbole prend toute sa dimension quand il est réinvesti dans l'expérience personnelle d'un sujet ou d'une société. Il doit être chargé d'histoire et de mémoire pour prendre toute sa signification. En effet, s'il est posé au départ comme force d'unification, il prend toute sa dimension au fur et à mesure qu'il s'enrichit des événements émotionnels qui le sollicitent à nouveau, encore et encore. Exemples : drapeau tricolore, marseillaise, croix chrétienne, croix gammée, symbole patriotique, etc.

Tout peut prendre sens mais tout n'est pas symbole.

Cela dit, je ne crois aux propriétés thérapeutiques du symbole que si celui-ci s'inscrit dans une démarche personnelle, active et consciente. Il ne s'agit pas de confondre signes et symboles, ni de faire la confusion avec d'autres éléments tels les indices, icônes³ ou

³ En 1938, le sémiologue Pierce décline la notion de signe selon trois concepts : l'icône, l'indice et le symbole qu'il distingue l'un de l'autre par les critères suivants : L'icône est une image analogique qui contient les propriétés de l'objet qu'elle

fétiches. Sans vouloir rouvrir le débat sur les signes ostensibles d'appartenance religieuse, je me demande comment sont vécues par ceux qui les portent croix, étoile de David ou main de Fatma. Est-ce en effet un signe d'appartenance ? Alors on peut parler d'indice. D'un support personnel de méditation ou de réflexion ? On aura ici sans doute un symbole. Ou bien un objet pseudo magique, chargé d'une sorte de pouvoir et réduisant la totalité d'une religion à un nombre restreint de ses composantes ? Voilà un fétiche.



Étoile de David



Main de Fatma



Croix chrétienne

figure, exemple une photo d'identité est l'icône de la personne photographiée. L'indice est en continuité et en contiguïté avec l'objet qu'il désigne, par exemple la fumée est l'indice du feu. Quant au symbole, il relève de conventions arbitraires, sociales et culturelles : le noir est la couleur du deuil en Europe, en Chine c'est le rouge et en Inde le blanc. Ma conception du symbole est ici différente, établissant une distinction entre le signe symbolique (qui correspond à ce que Pierce désigne sous le terme de symbole) et le symbole à proprement parler dont la fonction est thérapeutique, tel que décrit dans le présent ouvrage.

Mais le plus souvent, on observe là un signe symbolique dont la fonction demeure sociale. « Je vous dis quelque chose sur moi-même en portant ce signe... Mais je vous dis aussi quelque chose sur vous... Je vous montre peu ou prou que vous êtes différent de moi ».

Le travail sur le monde symbolique s'inscrit dans le cadre d'une démarche personnelle. Ce simple critère permet de distinguer un symbole d'un signe, d'une icône, d'un indice ou d'un fétiche.

Le fétiche relève de la métonymie. La métonymie est une figure de style qui permet de désigner un être ou un objet par une partie de cet être ou de cet objet. Le caractère qui consiste par exemple à remplacer un contenu par son contenant : « je boirai bien une coupe », ou le contenant par le contenu : « une voile à l'horizon ! ». Le fétichisme consiste à réduire un être à une partie de lui-même. Dans les perversions, le fétichiste nie l'existence de l'autre comme sujet et le réduit à une « pièce » de lui-même, seule capable d'éveiller le désir et de le mener à l'orgasme : fétichisme adolescent de la mèche de cheveu ou perversion sexuelle qui réduit l'être désiré à ses bas résille, au cuir ou latex de ses sous-vêtements. Toute une gamme d'objets est maladroitement nommée « symbole » alors qu'elle relève davantage du fétichisme. D'ailleurs, l'étymologie espagnole du mot fétiche confirme cette idée. En espagnol, le verbe *Echichere* dont le mot « fétiche » est dérivé signifie lancer un sort, donner le la. Une racine indo-européenne commune se développera dans le mot anglais *witch* : sorcière.⁴

Le fétiche est donc un objet magique, élément partiel d'un autre objet qui le contient ou qu'il contient, chargé d'un pouvoir magique, capable d'éveiller le désir.

Le fétiche est un morceau séparé de l'ensemble. Il est réducteur alors que le symbole est unificateur. La magie noire se nourrit également de fétichisme. Une dent, une mèche de cheveux, quelques rognures d'ongles peuvent constituer un

⁴ Une autre étymologie d'origine portugaise donne *feitiço* qui signifie « fabriqué » ou « faux ».

support pour les travaux du mage. Ici, l'individu est réduit à une pièce de lui-même. Comme dans la perversion sexuelle qui porte ce nom, le pervers ne peut jouir que s'il investit sa libido sur une partie de l'ensemble, le pied par exemple, le genou, le sein... La totalité du sujet est condensée dans un sous-ensemble qui peut être aussi un vêtement : petite culotte, chaussures, etc.

La magie blanche, elle, se nourrit plutôt de symbolisme, car loin de diviser, elle s'efforce bien au contraire d'unifier et d'harmoniser.

La différence est très subtile. Les signes d'appartenance religieuse, par exemple, sont fétiches dans le sens où ils réduisent l'expérience spirituelle à un objet métonymique mais ils sont aussi symboliques lorsqu'ils rétablissent le lien avec le monde spirituel : étoile de David, main de Fatma, croix, mantra, Aum.



Aum



Fétiche

Mais revenons sur le sens premier du mot « fétiche ». Ce terme désigne habituellement un objet auquel on se sent particulièrement attaché, que l'on conserve le plus souvent sur soi ou dans un lieu approprié et auquel on accorde un pouvoir magique. Les premiers anthropologues du XVIIIe siècle ont appelé fétiches les objets devant lesquels se prosternaient les peuplades dont ils découvraient pour la première fois l'existence. Pour Charles De Brosses,⁵ les objets fétiches constituent une sorte de

⁵- Charles De Brosses – *Du culte des dieux fétiches* - 1760

religion primitive puisqu'ils sont, selon lui, adorés pour eux-mêmes et non en tant que désignant une divinité transcendante. Dès lors, le fétiche, selon De Brosse, ne renvoie pas à autre chose qu'à lui-même, contrairement au symbole. D'autre part, De Brosse constate que les hommes entretiennent avec les fétiches des relations réglementées par les prêtres qui leur imposent d'en adorer certains et d'en exclure d'autres. Les conflits entre les « fétiches » légitiment alors les conflits entre les clans. « En l'absence d'un Dieu unique, dit le professeur Frédéric Keck,⁶ les sociétés ne vivent que de leurs différences symboliques – et des guerres qu'elles produisent ». Entendons ici « symbolique » dans le sens de « fétichiques », générant de la séparation entre les individus et non de l'unification. « Nous sommes nécessairement fétichistes, souligne Frédéric Keck, non parce que nous avons besoin d'objet mais parce que nous avons besoin de différences et de relations pour organiser le jeu social ».⁷

Le symbole est langage, il a ses règles, son vocabulaire, sa poétique et sa dialectique propres.

Le symbole n'est pas un référent mais il a un référent.

Le symbole renvoie à autre chose qu'à lui-même mais il n'est pas forcément symbole de quelque chose. Sa nature comme sa fonction sont de réparer ce qui est brisé et non pas uniquement de « désigner » du réel.

Là où manque le symbole apparaît le symptôme. Toute la psychanalyse est née de ce constat.

Inscrire ou réinscrire du symbolique dans sa vie aide aussi à sortir de la fatalité du symptôme.

En effet, quand une pulsion est refoulée, elle peut rejaillir sous une forme soit symptomatique soit symbolique.

Le travail thérapeutique consiste à favoriser la voie du symbole pour désactiver la voie du symptôme, d'où le travail sur

⁶ Frédéric Keck est professeur de philosophie à l'Université de Lille-III

⁷ in « Le Nouvel Observateur » hors série – Juillet 2004 – *Mythologies d'aujourd'hui*

les rêves et l'importance de la créativité comme on la pratique en art thérapie. Pourtant, par un glissement du langage, pour ne pas dire un lapsus, les psychosomaticiens nomment « symbole » la manifestation dans le corps d'un désordre psychologique non résolu.

Ne confondons-nous pas symbole et symptôme ? Ou bien le symptôme est-il un sous- symbole qui reste à la traîne, qui a juste assez d'énergie pour se matérialiser dans le corps ou dans les structures mentales et émotionnelles (dépression) et insuffisamment d'énergie pour s'inscrire dans le plan de l'esprit comme symbole ? Les blessures imprimées dans notre corps ou dans notre esprit sont les signes « indiciels » d'un déséquilibre. Elles sont une trace, pas un symbole. On peut parler de symbole lorsque, grâce au regard porté en conscience, la présence de ces blessures s'inscrit en lettres significatives au ciel de soi-même.

En nous tirant vers le haut, le symbole vide le symptôme de sa substance. Il peut donc y avoir guérison.

Le symbole doit être travaillé, décodé plus qu'interprété. Il devient alors un formidable moteur d'évolution. Le danger est qu'il ne soit perçu que comme un outil intellectuel.

Un autre danger est celui de la réduction. On lâche parfois un « c'est symbolique ! », pour exprimer que le sujet dont on parle manque de réel, de substance, comme un médecin incapable de comprendre le sens d'une maladie lâcherait un « c'est nerveux », en évacuant le sujet. Une façon somme toute consensuelle de se débarrasser d'un problème... et d'un patient. En fait, un symbole contient parfois plus de réalité que le réel qu'il symbolise.

Ne peut-on pas entendre dans l'expression « c'est symbolique ! » un cri de joie qui, en magnifiant la réalité, l'inscrirait dans un ailleurs où elle deviendrait du réel, où elle dirait du vrai, où elle prendrait du sens ?

Les satellites du symbole

Archétypes, allégories, signes, icônes, indices, fétiches fonctionnent comme des satellites autour du noyau solaire que constitue le symbole.

Les archétypes se constituent à partir d'une symbolique universelle, de patterns ou moules préformés fournissant des images qui prendront leur forme en fonction de nos représentations culturelles ou personnelles (Vierge Marie, extra-terrestres...). Si les archétypes partent des idées pour élaborer les images, les allégories trouvent leur source dans les images et construisent les idées.

Mais qu'en est-il alors des signes et des signaux qui selon la sémiologie doivent être dissociés des symboles à proprement parler ?

On distinguera notamment la notion de signal de celle de symbole, d'indices ou d'icônes que l'on peut rassembler sous le terme générique de « signe ».

L'indice constitue le symptôme d'un mal. Une perte d'énergie, un abcès, un eczéma sont des indices. Ils indiquent en surface, en apparence, l'existence d'un « ailleurs » dont il faudra bien explorer la nature.

Il n'y a pas de fumée sans feu. La fumée est un indice, le feu est un ailleurs. Les traces de pas sur la neige indiquent « une présence, un passage, un ailleurs ».

Le mot « indice » a la même étymologie que le mot « index » : le doigt qui montre, qui peut aussi bien montrer un ici qu'un ailleurs. Mais il faudra bien opérer la distinction. « Quand le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt » rappelle Jodorowsky.

Mettre à l'index, c'est montrer ce qu'il ne faut plus voir.

Le travail qui consiste à remonter de l'indice à l'ailleurs est

une tentative d'effacement de la distance qui les sépare, une réduction de la thématique du double.

Le philosophe Clément Rosset écrit dans *Le Réel et son double* :

« Il est vrai que le double est toujours intuitivement compris comme ayant une meilleure réalité que le sujet lui-même, et il peut apparaître en ce sens comme figurant une sorte d'instance immortelle par rapport à la mortalité du sujet. Mais ce qui angoisse le sujet, beaucoup plus que sa prochaine mort, est d'abord sa non réalité, sa non-existence. Ce serait un moindre mal de mourir si l'on pouvait tenir pour assuré qu'on a du moins vécu. Or c'est de cette vie même, si périssable qu'elle puisse être par ailleurs, dont vient à douter le sujet dans le dédoublement de personnalité. Dans le couple maléfique qui unit le moi à un autre fantomatique, le réel n'est pas du côté du fantôme : ce n'est pas l'autre qui me double, c'est moi qui suis le double de l'autre. À lui le réel, à moi l'ombre. »⁸

De même dans le dialogue final du film *Kill Bill – volume II* du cinéaste américain Quentin Tarantino, on a droit à un petit chef-d'œuvre sur la mythologie des super héros de bandes dessinées. La base de cette mythologie, fait dire Tarantino à son personnage, c'est que le super héros a toujours un alter ego ; Batman est en réalité Bruce Wayne, Spiderman est en réalité Peter Parker. Quand il se lève le matin, il est Peter Parker. Il faut qu'il mette un costume pour devenir Spiderman et c'est sur ce point très caractéristique que Superman se différencie des autres. Superman n'a pas à devenir Superman. Quand il est venu au monde, il était Superman. Quand Superman se lève le matin, il est Superman. Son costume avec le grand S rouge, c'est la couverture dans laquelle il était enveloppé quand les Kent l'ont trouvé et l'ont adopté. C'est sa tenue d'origine. Quand Superman s'habille en Clark Kent, qu'il met un costume, des lunettes, c'est un déguisement. Clark Kent est l'image que Superman a de nous. Et qu'est-ce qui caractérise Clark Kent ? Il est faible, il doute de

⁸- Clément Rosset – *Le réel et son double* - Folio essais

lui-même, c'est un lâche. Il est la critique que Superman fait de toute l'humanité.



Superman

L'effacement de cette distance participe du processus d'unification de l'être. Chercher l'unité, ce n'est pas s'extraire de soi pour aller vers un ailleurs –petit a– mais ramener de *l'Ailleurs* –grand A– ce que l'on juge comme étant séparé de soi.

Ma propre psychanalyse m'a appris que l'on a tout à perdre à vouloir être autre chose que ce que l'on est.

La plupart des hommes vivent sur un mode idéaliste, cherchant le sens de leur vie dans un ailleurs, plus tard. Dans la projection de ce qu'ils seront et qu'ils ne sont pas, dans la distance entre le « Moi » et le « non-Moi ».

Cette distance est la marque de fabrique de la plupart des religions de la terre, excepté peut-être le bouddhisme qui abolit cette distance entre Moi et non-Moi.

Le psychothérapeute, parce qu'il est à l'écoute de la souffrance de l'autre et dans le respect de sa liberté, doit renoncer à vouloir guérir l'autre en l'inscrivant dans un ailleurs « idéal ».

Dans *Les cinq psychanalyses*, notamment dans le cas Dora où il parle de conversions somatiques ainsi que dans de nombreuses études sur l'hystérie, Freud dit que si l'esprit ne symbolise pas, il somatise.

On peut donc parler de thérapie par le symbole et la psychanalyse en est l'exemple le plus frappant.

La sémiologie (science des signes) établit, comme on l'a vu, une différence entre le symbole et l'icône. Si le symbole joue sur la distance et sur l'espace, l'icône est supposée effacer la distance qui la sépare de l'objet dont elle est la représentation. Elle en est un double exact, la question étant de savoir lequel, de l'icône ou de l'objet qu'elle représente, contient le plus d'existence. Il est évident qu'une photo d'identité de Madame Lambda contient moins d'existence que Madame Lambda en personne, mais peut-on en dire autant d'une affiche de Johnny Hallyday ou d'une représentation de la Vierge ? Lequel de l'original ou du double contient le plus de réalité ?

CHAPITRE II

Les symboles en cinq critères



critères permettant de définir un symbole dans sa fonction thérapeutique, par opposition aux signes symboliques, indices, signaux, icônes, fétiches et autres talismans.

Quand j'observe un objet quel qu'il soit, je m'en fais une certaine représentation. Si cet objet est chargé d'une histoire particulière, en méditant sur lui, je médite sur elle. En effet, dans ce cas, je me rattache à l'histoire plus qu'à l'objet. C'est bien évidemment ce qui se passe lorsque je médite en conscience sur un signe religieux ou politique, un crucifix par exemple ou un drapeau tricolore. Ce sont avant tout des signes symboliques qui, dès lors qu'ils m'apparaissent comme chargés d'histoire, me permettent de me relier à plus grand que moi et prennent donc une dimension de symboles. Faute de quoi, ils se réduisent à un signe par lequel je me désigne comme Français ou Chrétien.

Par le symbole, je me relie à plus grand que moi.

Un des symboles primordiaux, le cordon ombilical...

Par conséquent, une colombe ne symbolise pas la paix comme on a coutume de le penser, pas plus qu'un rameau d'olivier d'ailleurs. Ce sont des signes symboliques dont le rapport signifiant/signifié est arbitraire et non point naturel. Ce rapport est défini par une convention plus ou moins abstraite, plus ou moins imagée. Ces signes symboliques ne sont pas en soi évolutifs. Ils ne permettent pas un travail de développement personnel sur la notion d'identité. Ils n'expriment pas une quête d'unité. Je ne

Table des Matières

• PREMIÈRE PARTIE - Voyage au centre du symbole	7
Chapitre I - Du symbole à l'unité...	9
Symboles et non-symboles - Les fétiches	17
Les satellites du symbole	23
Chapitre II - Les symboles en cinq critères	27
Mémoire	29
Sens	30
Réparation	32
Évolution	38
Le double Référent	39
Chapitre III - Quelques exemples dans une forêt de symboles...	43
La spirale	43
Les couleurs	56
Symbolique des cadeaux	58
Le corps	61
• DEUXIÈME PARTIE - De la théorie à la pratique	
Les Outils à vocation thérapeutique	65
Le Tarot et le Référentiel de Naissance	67
Petit résumé des 14 maisons du Référentiel de Naissance	97
Déroulement d'une séance	105
Tarot et psychanalyse	114
Yoga et Tarot	126
Onomasophie – Sagesse des noms et des prénoms	138
La symbolique des lettres de l'alphabet latin	148
Les Blasons	163
L'animal allié symbolique de l'homme	172
Mythologie	180
Mythe d'Electre	188
Le Mythogramme	210
Description des sept Mondes	213
Les Cristaux	219
La thérapie par le signal cristal	227
Épilogue	237
• TROISIÈME PARTIE - Annexes	239
Complément d'étude sur le Référentiel de Naissance	241
Complément d'étude sur les cristaux	245
Les Mandalas de cristal	261
Complément d'étude sur le Mythogramme	270